

hâtèrent de quitter Lyon pour regagner l'Allemagne. Innocent n'en continua pas moins ses investigations; et comme l'hôtelier, nommé Renaud, était tombé gravement malade, il lui donna, pour l'administrer à ses derniers moments, un confesseur italien qui, dès le lendemain, vint déposer devant une assemblée du chapitre de la cathédrale, que le moribond lui avait révélé l'infâme complot des agents de Frédéric. Ce mensonge odieux fut publié dans toute l'Europe, et pour qu'on y donnât créance, le pape feignit de ne point oser sortir de son palais, conservant auprès de sa personne une garde de cinquante hommes armés qui l'accompagnaient même à l'autel lorsqu'il célébrait l'office divin. Néanmoins il ne retira de cette nouvelle ruse aucun des avantages qu'il en espérait. Alors il se rejeta sur les prédications de croisades, qui étaient pour les papes des sources intarissables de profit; ses légats parcoururent tous les pays chrétiens et vinrent jusqu'en Norwège, d'où ils rapportèrent quinze mille marcs sterling, outre de grands présents et une donation en rente perpétuelle de cinq marcs d'argent pour chaque diocèse de cette contrée : les autres royaumes produisirent au saint-père dans les mêmes proportions que la Norwège.

La France, selon sa coutume, se distingua par son enthousiasme religieux : quoique rançonnée trois fois sous le pontificat de Grégoire IX, ce fut elle qui fournit le plus d'argent au pape; elle seule consentit encore à faire une nouvelle expédition en Palestine pour la rémission des péchés de saint Louis. Ce roi stupide et dévot assembla une nombreuse armée de croisés, et partit le 12 juin 1248 pour la terre sainte. D'abord il remporta quelques avantages

sur les infidèles, et s'empara de Damiette; mais bientôt les Sarrasins prirent leur revanche, l'armée française fut taillée en pièces, et le roi lui-même tomba en leur pouvoir. Ce nouveau désastre coûta au royaume toute sa vaillante jeunesse, et le reste de son or, qu'il fallut donner pour la rançon de l'imbécile monarque.

Ainsi se termina la première croisade de saint Louis. Les prêtres ne manquèrent pas d'attribuer les revers des croisés à leurs péchés et à leurs abominations, afin d'expliquer les prophéties mensongères qui avaient annoncé de grandes victoires. Ces accusations, du reste, étaient fondées; car, au rapport des historiens contemporains, les seigneurs français se livrèrent à tant d'excès, qu'ils semblaient plutôt des serviteurs de Satan que des défenseurs du Christ. Voici comment s'exprime sur leur compte le sire de Joinville, l'un des acteurs de ce drame des croisades :

« Les barons, chevaliers et autres nobles qui étaient au » camp de saint Louis, et qui devaient sagement garder l'ar- » gent qu'ils avaient pour les besoins de l'avenir, le dépen- » sèrent follement dans des banquets et dans des fêtes; aussi » lorsque leur ruine fut consommée, ils furent obligés pour » vivre de voler les soldats. Bientôt la misère conduisit à la » démoralisation; aucune femme ni fille ne put entrer au » camp sans être sur-le-champ violée et traînée dans les lu- » panars qui se tenaient autour du pavillon royal; enfin ceux » qui voudraient raconter toutes les abominations que l'on » commettait avec les jeunes pages, voire même des péchés » contre nature, ceux-là risqueraient leur salut pour les » termes qu'ils seraient forcés d'écrire. »

Brocardus Argentoratensis, un des moines qui avaient suivi l'armée, donne une singulière explication de ces débordements : « En terre sainte, dit ce chroniqueur, il existe » des hommes de toutes les nations, et chacun y vit selon les » coutumes de sa patrie avec une licence qui n'a point d'égale ; » et pour dire la vérité, les plus corrompus de tous, ce sont » les chrétiens; en voici la raison : en France, en Espagne, » en Allemagne et en Italie, lorsqu'un scélérat a commis tous » les crimes et veut échapper à la justice du prince, il se » rend en Palestine, où, grâce aux indulgences, tous ses » péchés lui sont remis. Quand il est arrivé là, le théâtre de » ses crimes est bien changé, mais non son cœur; il viole, il » pille, il égorge comme avant son départ pour la terre promise. Maudits soient donc dans l'éternité les papes qui ont » inventé les croisades ! »

Pendant que saint Louis, victime des conseils du pontife, était captif chez les Sarrasins, Innocent poursuivait de sa haine Frédéric et soudoyait des assassins. Il était parvenu à gagner Pierre des Vignes, médecin ordinaire de ce prince, qui était en même temps son conseiller et son confident. L'empereur étant tombé malade, par suite des fatigues et des chagrins qu'il avait éprouvés dans les dernières guerres, Pierre des Vignes se fit assister par un médecin envoyé de Lyon, et présenta au monarque un breuvage empoisonné. Heureusement Frédéric avait été averti de cette trahison : quand les assassins lui eurent remis la coupe dans les mains, il feignit d'éprouver un dégoût insurmontable pour la boisson qu'elle contenait, et la rendit au docteur italien, en le priant de la goûter lui-même. Celui-ci se trouvant pris dans son

piège, n'osa point refuser, et porta la coupe à ses lèvres; en même temps il fit un faux pas et la renversa à terre. Aussitôt des gardes entrèrent : Frédéric fit recueillir la liqueur dans une éponge, et ordonna qu'en sa présence on en fit boire à des condamnés. Trois de ces malheureux moururent dans des convulsions atroces : l'empereur fit aussitôt étrangler le médecin lyonnais, et condamna Pierre des Vignes à avoir les yeux arrachés et à être torturé par les Pisans, ses ennemis personnels. Au moment où le supplice commençait, le patient se brisa le crâne contre une colonne à laquelle on l'avait attaché.

A peine échappé à ce péril, Frédéric reçut la nouvelle que Henri, roi de Sardaigne, l'un de ses fils naturels, avait été fait prisonnier par les Bolonais, et qu'un autre de ses enfants était mort dans la Pouille. Tant de désastres accablèrent le malheureux prince; et comme lui-même se trouvait attaqué du mal qu'on appelait le feu sacré, il se décida à offrir la paix au saint-siège à des conditions avantageuses. Innocent repoussa toutes ses propositions; il ne voulut pas même recevoir ses envoyés, et persista à le déclarer déchu de l'empire. Enfin Frédéric languit encore une année, consumé par la fièvre, et mourut le 4 décembre 1250, laissant ses états à son fils Conrad.

Le pape, qui était toujours à Lyon, écrivit aussitôt en Allemagne et en Sicile pour allumer la guerre civile dans ces royaumes, et pour faire reconnaître en qualité d'empereur Guillaume, comte de Hollande, auquel il avait déjà donné le titre de roi des Romains. Ce prince, malgré la protection du saint-père, fut contraint de se retirer devant les armes victo-

rieuses du jeune Conrad et de renoncer à son vain titre. Sur son désistement, le pape offrit alors la couronne impériale au comte de Gueldre, au duc de Brabant et au comte de Cornouailles; ces trois princes la refusèrent. Enfin il se rejeta sur le roi de Norwége, qui, à son tour, déclara qu'il ne voulait pas d'une dignité si fort avilie depuis que les papes pouvaient en disposer.

Malgré ces différents échecs, la faction des Guelfes avait repris le dessus en Italie, et Innocent se disposait à rentrer à Rome. Toutefois, avant de quitter la France, il réitéra l'excommunication contre la mémoire de Frédéric, et anathématisa le jeune Conrad pour le punir de s'être emparé des insignes de l'empire sans son autorisation; ensuite il se rendit à Gênes, de là à Milan, et enfin, traversant rapidement la Lombardie, il vint établir sa cour à Pérouse, pour avoir le temps de rassembler les forces de son parti.

Conrad, de son côté, avait mis le temps à profit : avec l'aide des Vénitiens, qui lui avaient fourni une flotte, il était débarqué à Pescaire, et avait remporté une victoire éclatante sur les comtes d'Aquin et de Sore, deux Guelfes qui voulaient s'opposer à son entrée en Sicile. Cette défaite, loin de décourager le pontife, ne fit que rendre sa haine plus violente; et ne pouvant ni lever des troupes ni en soudoyer, il envoya des missionnaires dans le Brabant, en Flandre et en France, pour prêcher une croisade contre l'empereur Conrad, promettant à ceux qui l'entreprendraient des indulgences plus étendues que celles accordées aux croisés de la terre sainte, puisque ceux-ci ne gagnaient que le pardon de leurs péchés, tandis que les autres obtiendraient le droit de commettre

impunément tous les crimes pour eux-mêmes, pour leurs enfants et pour leurs familles.

Mais enfin les Français, fatigués de ces demandes incessantes d'hommes et d'argent, faites tantôt contre les infidèles, tantôt contre l'empereur Frédéric, tantôt contre son fils Conrad, chassèrent les missionnaires de toutes les villes du royaume, et la régente fut obligée d'assembler les états pour prendre conseil de ses sujets. Les députés se plaignirent hautement du pape et l'accusèrent de tous les désastres qui accablaient l'Europe; ils blâmèrent sévèrement la politique du saint-siège, qui non-seulement poussait les Anglais, les Allemands et les Français dans des guerres d'extermination en Syrie, mais qui encore essayait de jeter une partie de l'Occident sur l'Italie pour agrandir sa puissance. Enfin ils contraignirent la reine Blanche à rendre un décret qui autorisait la confiscation des biens des fanatiques qui voudraient se croiser contre l'empereur Conrad; les seigneurs en usèrent de même à l'égard des vassaux qui relevaient d'eux, et cette mesure fit tomber la croisade d'Italie.

Repoussé en France, le pape se rabattit sur l'Angleterre, et il écrivit à Robert Grosse-tête, évêque de Lincoln, vénérable prélat estimé de tous à cause de sa sagesse et de la pureté de ses mœurs, pour lui demander des subsides. Celui-ci refusa d'obéir aux injonctions de la cour de Rome, et il envoya une circulaire à tous les ecclésiastiques d'Angleterre pour les engager à la résistance.

« Le pontife, leur écrivait-il, n'a pas honte d'annuler les » sages constitutions de ses prédécesseurs; il prétend nous » gouverner en despote, et disposer à son gré de nos for-

» tunes et de nos vies : avant lui, bien des papes ont affligé
 » l'Église; Innocent les surpasse tous en scélératesse. C'est
 » lui qui a couvert les royaumes chrétiens de moines usu-
 » riers, mille fois plus durs que les juifs; c'est lui qui a or-
 » donné aux frères mineurs et aux frères prêcheurs appelés
 » aux derniers moments des fidèles, de les effrayer pour leur
 » extorquer des testaments en faveur du saint-siège; sous le
 » prétexte des croisades, c'est lui encore qui encourage ce
 » trafic honteux des indulgences, si bien qu'aujourd'hui on
 » vend l'absolution à des laïques comme on vendait autrefois
 » des animaux dans le temple, et que ses agents mesurent le
 » salut à l'argent qu'on leur donne.

» C'est lui qui vend les Églises, les prébendes et les bé-
 » néfices à des prêtres étrangers, ignorants et illettrés, et
 » ces intrus, arrivant dans leurs nouvelles cures, ne peu-
 » vent ni prêcher, ni recevoir les confessions, ni même se-
 » courir les pauvres, parce qu'ils n'entendent pas la langue
 » des habitants; c'est lui encore qui a introduit la coutume
 » d'acheter les évêchés, sans jamais avoir reçu les ordres,
 » et seulement pour en toucher les revenus. Enfin, il a
 » rempli le monde de tant de scandales et d'abominations,
 » que nous ne saurions énumérer tous ses vols, tous ses
 » adultères, tous ses assassinats; et puisque nous ne pou-
 » vons pas délivrer la chrétienté de ce suppôt de Satan, au
 » moins protégeons la Grande-Bretagne contre les envahis-
 » sements de cet ennemi de l'humanité! »

Malgré l'exemple donné par l'Angleterre et par la France,
 les Italiens, exaltés par les prédications des moines, prirent
 les armes en faveur du saint-siège : les Gibelins, un moment

victorieux, perdirent peu à peu toutes leurs conquêtes; et
 ce qui mit le comble à leurs désastres fut la mort de Conrad,
 empoisonné par son frère naturel Mainfroi, à l'instigation du
 pape. Avant de rendre le dernier soupir, l'empereur comprit
 que le parti de la cour de Rome triompherait encore long-
 temps, et comme il ne pouvait songer qu'à la vie du jeune
 Conradin, son fils, âgé à peine de trois ans, il voulut lui
 faire de son ennemi un protecteur, en donnant au pape la
 jouissance des revenus du royaume de Sicile.

Innocent accepta la tutelle que lui avait léguée Conrad, et
 il déclara qu'il saurait conserver au jeune prince le royaume
 de Jérusalem, le duché de Souabe et tous ses droits sur le
 royaume de Sicile ou sur ses autres états. Ensuite il se fit
 prêter serment de fidélité par les sujets de Conradin, en leur
 permettant toutefois d'ajouter cette restriction, sauf le droit
 du jeune prince. Quant à l'assassin Mainfroi, qui l'avait
 si bien servi, il lui fit signifier, ainsi qu'au marquis d'Ho-
 nebruc et aux autres seigneurs de leur parti, qu'ils eussent
 à laisser l'Église romaine maîtresse souveraine du royaume
 de Sicile et de ses dépendances, leur accordant pour
 faire leur soumission jusqu'à la Nativité de la Vierge, passé
 lequel délai il les menaçait d'excommunication et de pri-
 vation de leurs dignités et de leurs fortunes : ce qui fut
 exécuté comme il les en avait menacés. Après quoi il envoya
 en Sicile Guillaume de Fiesque, son neveu, en qualité
 de légat, et le fit appuyer d'une nombreuse armée pour
 gouverner le royaume; il lui permit de s'emparer des reve-
 nus des sièges vacants ou des prébendes, et lui donna tout
 pouvoir d'imposer des collectes, de faire battre de nouvelles

monnaies, de confisquer à son profit les biens de ceux qui avaient soutenu le parti de Frédéric dans les dernières guerres, de vendre les domaines de la couronne, et enfin de faire main basse sur tous les dépôts d'argent et d'armes qu'il trouverait dans le royaume.

Mainfroi, trompé dans son ambition, avait d'abord cherché à se venger d'Innocent, et tenait en révolte une partie de la Pouille et de la Calabre; mais ayant ensuite considéré tout le parti qu'il pouvait tirer de sa position, il résolut de faire sa soumission au saint-siège. En conséquence il proposa au pape de le mettre en possession de la Pouille, de la Calabre et d'une grande partie de la Sicile, si de son côté il voulait le nommer tuteur de Conradin et lui donner la principauté de Tarente, les comtés de Gravine, de Tricarique, et le déclarer son vicaire pour la partie insoumise des états de Sicile.

Innocent, qui se voyait d'un seul coup débarrassé de son plus formidable ennemi, consentit à tout et livra le fils à l'assassin du père. Il résolut ensuite de visiter ses nouveaux états, et vint à Ceperano, où Mainfroi l'attendait pour signer les conventions du traité. De Ceperano, le pontife se rendit à Capoue et à Naples; mais là Dieu avait marqué le terme de sa marche triomphale; il fut attaqué dans cette ville d'une maladie grave qui l'enleva le 7 décembre 1254.

ALEXANDRE IV,

THÉODORE LASCARIS, 186^e PAPE. SAINT LOUIS,
JEAN LASCARIS, roi
empereurs d'Orient. de France.

Election d'Alexandre IV. — Son histoire avant son pontificat. — Il protège les moines mendiants. — Le pape offre la couronne de Sicile au roi d'Angleterre. — Révolte contre Alexandre. — Secte des flagellants. — Le pape entreprend de former une ligue des princes chrétiens pour résister aux Tartares. — Mort d'Alexandre IV.

Pendant la maladie du pape, Mainfroi trouvant l'occasion favorable, s'était de nouveau déclaré en hostilité avec la cour de Rome, et s'était emparé de Nocera et de Fogio, deux places importantes. Ce coup de main répandit la consternation dans tous les esprits, et les cardinaux qui étaient à Naples voulurent aussitôt faire retraite vers la Campanie, afin de procéder à l'élection du successeur d'Innocent. Néanmoins le marquis de Berthold, qui commandait à Naples, parvint à les rassurer et les détermina à former le conclave: cette fois, sous l'impression de la crainte, les intrigues se nouèrent et se dénouèrent avec une grande rapidité, car le jour même on proclama Rainald Conti souverain pontife sous le nom d'Alexandre IV.

Ce cardinal était fils de Philippe de Conti, frère du pape Grégoire IX, et descendait de l'illustre famille des comtes